

# MARIE RICHEUX

## LE CŒUR À L'OUVROIR

PRODUCTRICE ET ANIMATRICE DE L'ÉMISSION « PAR LES TEMPS QUI COURENT » SUR FRANCE CULTURE, MARIE RICHEUX RETRACE L'HISTOIRE D'UNE LIGNÉE DE FEMMES FILLES-MÈRES. À LA CROISÉE DES CHEMINS ENTRE LE RÉEL ET LA FICTION, CETTE ENQUÊTE FAMILIALE ET FÉMINISTE TISSE UN ROMAN MOSAÏQUE OÙ LE MOTIF DE LA MATERNITÉ MET EN LUMIÈRE LES OUBLIÉES DE L'HISTOIRE.

**S**ages femmes est une histoire de mères et de filles, un fil tendu entre la narratrice et ses aïeules. De l'arrière-arrière-grand-mère rémoise à la fille de Marie, six générations se succèdent. Les premières sont devenues mères hors mariage. Partant de ce matériau familial, Marie Richeux se passionne pour leur destin : « Ce texte que je voulais calme et doux évolue sur un sous-sol de mille colères », dit-elle. Ce n'est pas une autobiographie, mais une histoire intime qui à son tour nourrit des considérations politiques sur la condition féminine, une histoire qui s'intéresse au sort des filles-mères, à leurs activités domestiques et sociales, à la maternité désirée ou refusée, aux enfants abandonnés et aux traumatismes inconscients dus aux silences de la généalogie. Le tout prend la forme d'une recherche et d'un mouvement à la fois spatial et temporel qui dérange une immobilité cimentée par l'ignorance, les préjugés et la sacralisation de la figure maternelle. Ce voyage intérieur « déplace et laisse passer de l'air entre les pièces du jeu du réel », dit encore l'auteure.

### LE FIL ROUGE DE L'ENQUÊTE

En bout de chaîne, la petite Suzanne, deux ans, cet héritage maternel par ses questions, dont une qui revient comme une antenne : « Elle est où la maman ? » **Sages femmes** est ainsi le lieu du retour aux origines et d'une transmission inversée, des descendantes vers les ascendantes. Où sont conservés les traces de ces filles devenues mères ? Pour faire justice de leur invisibilité, Marie s'efforce de démêler l'écheveau et de sortir de l'ombre ces vies minuscules qui se dérobaient au souvenir, rejetées autant par les mémoires familiales que par l'Histoire en général. Se tournant en premier lieu vers sa famille, elle se heurte aux silences, aux oublis et à des réticences qui ne la mènent pas loin.

Alors, élargissant le cercle de ses recherches aux Archives, aux cimetières, à l'hôtel-Dieu de Reims, elle découvre la misère et les humiliations subies de tout temps par les filles-mères, mais aussi leur pratique de la couture, activité féminine par excellence



© Marco Castro

depuis la mythique Pénélope, et l'un des rares moyens de gagner sa vie honnêtement tout en exipant sa « faute » aux yeux de la société : « Ces corps emprisonnés trouvent là des manières de s'extraitre de leur situation, d'exister. » De fil en aiguille, Marie remonte jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle avec la trouvaille émouvante que sont les courtpointes brodées des Augustines de l'hôtel-Dieu de Reims, véritables chefs-d'œuvre patrimoniaux. De façon surprenante, au fil de sa quête les motifs du tissu et de la féminité s'entrecroisent pour culminer avec la rencontre passionnante des artistes textiles Sheila Hicks et Ouassila Arras. Des religieuses médiévales aux créatrices contemporaines du monde entier, il est fascinant de voir la liberté procurée par le fil et l'aiguille, ainsi que l'habileté à transformer l'utile en beau.

**Sages femmes**, Marie Richeux, Éd. Sabine Wespieser, 200 p., 19 €

### UN PATCHWORK ROMANESQUE

En convoquant ainsi le présent, le passé et le futur, Marie Richeux souhaitait que le tout forme « un feuillage temporel, une concomitance de signes appartenant à tous les temps verbaux » que sa narratrice aspire à coudre ensemble. De son interrogation intime initiale à l'exploration des différentes pistes, le patchwork romanesque qu'elle compose touche à l'universelle condition féminine et maternelle et adjoint à la fiction, réflexions, citations, réponses administratives, paroles d'historiennes et

d'artistes. L'écriture a en effet rencontré des femmes qui, « chemin faisant, [lui] ont transmis quelque chose, ont ajouté leur pierre à l'édifice [...] elles me portaient, m'aidaient à remettre mon ouvrage sur le métier. J'ai vraiment éprouvé la sororité », affirme Marie Richeux dans la dédicace de son livre, « Aux filles ».

### LE ROMAN, LIEU DE LA LIBERTÉ

Ce n'est pas un hasard si l'écriture possède avec le tissage bien des points communs, mis en évidence dans le vocabulaire (« trame », « tisser des liens », « broder », « nouer... »). Par ailleurs, « à tout moment il est ici question de s'inventer soi-même, de fabriquer son propre costume pour vivre ». L'écriture qualifie sans hésiter ce dernier ouvrage de « plus personnel », même si elle y « dévoile davantage [sa] manière d'être au monde que des éléments biographiques » : « Marie, c'est un peu moi, mais en même temps pas du tout, et ça m'amuse. » Elle tient d'autant plus à la mention « roman » inscrite sur la couverture qu'elle refuse le carcan du récit : « La fiction est une manière d'attraper le réel par différents bouts, différents angles ». Le roman est bien le site du jeu et de la liberté, de la cohabitation des vivants et des morts, de l'imaginaire et de la réalité, « et c'est ça qui est merveilleux », conclut Marie Richeux.

Aline Sirba

### TU SERAS UNE FEMME, MA FILLE

À l'instar de Marie Richeux, Maria Pourchet, l'auteure de **Feu** (Éd. Fayard) ; histoire d'un adultère sous le regard sans concession de mères fantômes, convoque aussi la lignée féminine dans **Toutes les femmes sauf une**, qui sort en version poche. Elle l'a écrit sous la forme d'une longue lettre adressée à sa fille nouvellement née dans la chambre d'une maternité. La violence et la douleur de l'enfantement, le bouleversement hormonal, la peur de mal s'y prendre, la culpabilisation par les infirmières... à peine l'enfant parue, le berceau semble déjà bien lourd. Alors, en lieu et place de la traditionnelle berceuse, l'accouchée, écorchée vive, raconte une histoire à son bébé, une histoire de mères et de filles. Elle couche ainsi sur le papier les paroles de la langue maternelle, reçues depuis l'enfance comme autant de coups portés par une mère exigeante, rêche et mal-aimante. Elle-même, fille, leur a-t-elle opposé les mots des livres consolants, son refuge et son bouclier. Issue d'une lignée de Marie qui se taisent et ne « se la racontent pas », la romancière prend la contrepèdre et prénomme son enfant Adèle, brisant ainsi une malédiction matrilinéaire tout en déplorant l'absence du père et la faiblesse des hommes en général. Ici, tout est affaire de femmes, de mères, de grand-mères, et avant elles encore jusqu'à la première coupable : « À côté du berceau qu'il ne faut pas renverser, je nettoie les tombes. » Cette démarche pénible, nécessaire à la jeune mère confiante en ce que l'écriture peut avoir de réparateur et de salvateur, lui donne l'occasion de transmettre une première exhortation à sa fille : « Ne participe pas à la propre oppression. »



**Toutes les femmes sauf une**, Maria Pourchet, Éd. Le Livre de Poche, 128 p., 6,90 €